

100-2268

# L'ECHO MUSICAL

JOURNAL DES SOCIÉTÉS CHORALES ET INSTRUMENTALES DU CANADA ET DES ÉTATS-UNIS

ORGANE DE L'ASSOCIATION DES CORPS DE MUSIQUE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

1ère ANNEE—No 3

MONTREAL, 1er MARS 1888

ABONNEMENT  
UN AN, \$1.00. | LE NUMERO, 10c.

## LA FUGUE DU CHAT

LÉGENDE MUSICALE

Imaginez-vous une maisonnette, sorte de cottage, se dissimulant au milieu d'un feuillage de verdure, d'orangers et de myrtes, sous un ciel d'azur et de bleu, dans la plus séduisante partie de Naples.

Quelle vision enchanteuse! Quelle splendeur dans ce climat!

Un vieillard est assis à la porte de cette oasis, livré à une profonde rêverie. Il est habillé avec négligence. Les papillons voltigent autour de lui; les parfums, les charmes de la nature lui sont indifférents, et cependant il y a de la vivacité, du feu dans cette tête italienne, dans ces yeux pétillants d'esprit.

Cet homme s'appelle le maestro Alessandro Scarlatti, un Sicilien de Trapani, 1649 (qui mourut à Naples en 1724).

Le chevalier Scarlatti a sur ses genoux son inséparable compagnon, "il suo gatto," son chat; l'artiste tient enlacé dans ses bras sa harpe sur laquelle le chat dessine avec sa queue les arabesques les plus ingénieuses et provoque les sonorités les plus étranges.

Le matou se livre d'autant plus volontiers à ses promenades musicales, que son propriétaire n'y prête nulle attention; l'animal n'est pas paralysé par la timidité, sa fantaisie peut suivre un libre élan; parfois cependant le musicien regardait et écoutait les évolutions de son chat: il en riait de tout cœur.

Le soir, l'artiste caressait sa harpe et jouait les plus ravissantes mélodies; le chat écoutait, mais il ne riait pas, lui; il était gravement assis dans un coin et peut-être comprenait-il, tout chat qu'il était, la haute destinée de son maître.

Quelle musique splendide cela devait être! Les oiseaux quittant leurs nids, venaient se percher sur la fenêtre, le chat n'eût point songé à leur faire la guerre, il semblait absorbé dans sa rêverie du domaine des harmonies; les fleurs palpaient d'aïse sur leurs branches, les boutons de rose poussaient si fort leurs têtes pour sortir de leur chrysalide, que plusieurs trouvèrent une mort prématurée.

Scarlatti rappelait Ossian. Ponto, le chat aux yeux verts comme l'océan, rappelait un roi de Thulé. Cette âme de chat, pleurant ses amours évanouies, se perdait dans l'abîme de ses pensées. Scarlatti s'apercevait-il de cette mélancolie, il appelait l'animal, le caressait, le dorlotait et réussissait parfois à lui faire oublier un douloureux passé.

Cette vie de chat était un délice; ami de Scarlatti, l'animal lui servait de famille. Composait-il? Ponto grimpait sur son épaule, lui caressait la joue avec sa queue.—L'inspiration du compositeur se refusait-elle à l'éclosion, la main fatiguée ne voulait-elle plus tenir la plume, le manuscrit se maculait-il d'une tache d'encre, le chat comprenait l'humeur de son maître, il sautait d'un bond dans la chambre, il ne disait mot, comme une femme intelligente qui reste muette en écoutant les gronderies d'un époux irrité; le nuage passé, il regagnait le trône délaissé et s'y installait au son d'un joyeux "ron ron."

Le maître vaincu délaissait la besogne, et par ses carresses, témoignait au chat une tendresse à laquelle venaient s'ajouter mille choses délicates qui flattaient l'estomac.

Cette existence eût été charmante; malheureusement la semaine avait un dimanche, jour d'infortune pour Ponto.—Un jeune voisin, un étourdi de primo cartello, venait passer la journée avec le maestro; ce jeune homme était l'élève privilégié de Scarlatti, et se nommait Hasse; il arrivait de bien loin, d'un pays nommé l'Allemagne; il était né à Berghoff près de Hambourg, en 1699; le sort devait le fixer en Italie et la mort devait l'atteindre à Venise en 1783. Certes, c'était un joyeux compère, mais au détriment de la quiétude du pauvre Ponto, son souffre-douleur: il le chaussait de souliers d'enfants, le coiffait de lauriers et de roses, lui suspendait une sonnette à la queue, enfin un répertoire de niches tout à fait organisées. Pour comble de malheur, Hasse possédait un petit chien fort turbulent, qui épouvantait le chat, bien que celui-ci reconnût en son ennemi juré un carlin des mieux habillés.

Un dimanche que le chat préluait sur la harpe, Hasse, accompagné de son infernal roquet, entra bruyamment dans l'appartement en saluant Scarlatti d'un espiègle: —"Bonjour, maître."

"Le musicien répondit en souriant à ce joyeux salut adressé d'un accent des plus germaniques. —"Je suis un trieste sire, aujourd'hui, mon cher Hasse, je ne fais rien qui vaille; les idées se brouillent dans mon cerveau, je ne puis construire une mélodie potable, je cherche à créer quelque chose d'individuel, je patauge, cela m'exaspère et jette le doute dans mon esprit; trêve de vos plaisanteries ce jour, mon ami, sinon je me venge en tordant le cou de Fidèle, ton chien."

"Ah, par exemple! halte là, cher maître, vous savez bien que Fidèle est un cadeau de ma fiancée; c'est donc un animal sacré."

Scarlatti considéra la figure indignée de ce jeune homme à peine sorti de l'adolescence; la pensée de celui-ci prit la clef des champs et s'absorba dans le souvenir de sa belle, laissée là-bas au pays natal.—Fidèle parut saisir ce qui se passait dans l'âme de son maître; il sauta sur ses genoux et se mit à lui lécher les mains.

Scarlatti reprit le cours de ses idées mélodiques. Hasse, interrompu dans son courant sentimental, tint un discours au chien et au chat; mais au lieu d'ajouter la pratique à la théorie de son sermon, une folle idée traversa sa cervelle: il tira de sa poche une paire de lunettes et une perruque, puis grima Ponto, qui, exalté, courut dans la chambre suivi par Fidèle jappant; le chien, finalement, sauta à califourchon sur le dos de l'infortuné chat.

Scarlatti remarqua cette scène et réprimant un sourire il prit un air menaçant. Hasse craignit un orage. Toutefois, il continua son jeu, et s'asseyant devant le clavier, les doigts exécutèrent une danse infernale. Ponto, excité par la musique d'une part, par son cavalier de l'autre, bondissant dans la chambre, sur les chaises, contre le mur, sur la table, jetait au loin les papiers du maître. Effrayé, Hasse poursuivit le fol animal: peine inutile! Ponto conçut alors un vaste plan: il sauta sur le clavier, le parcourut de haut en bas et de bas en haut. Fidèle fut renversé, le chat vint se précipiter dans les bras de Scarlatti, qui le reçut sur son cœur en jetant ce cri de triomphe:

—"Tu l'as trouvé, Ponto. Merci!"

L'étourdi Hasse fut renvoyé ce jour-là et n'osa reparaitre que le lendemain.

Il s'attendait à une avalanche de reproches,

mais rien. Scarlatti vint à lui radieux et déroulant une feuille de papier de musique il lui montra ce titre:

"La fugue du chat."

Le maître se mit au piano, exécuta les trois notes qu'avait marquées le bond du chat et qu'il avait magistralement développées.

Hasse et Scarlatti ont bien ri de l'aventure; ce dernier assura jusqu'à sa mort que Ponto aussi en avait ri.

Le chat compositeur devint père d'une nombreuse nichée; tous miaulèrent en mesure. On affirme que Ponto était un ancêtre du célèbre chat de l'écrivain Hoffman, bien connu sous le nom de "Murr." Ponto mourut vieux, mais les biographes musicaux ont omis son nom; nous espérons avoir comblé cette lacune.

ELISE POLKO.

(Traduit par Mlle Van HASSELT.)

## NOTICE HISTORIQUE SUR LA MUSIQUE EN FRANCE

PAR

LÉON ET MARIE ESCUDIER

(Suite)

En 1645, le cardinal Mazarin fit connaître pour la première fois à Paris les spectacles italiens, qui existaient à Venise, mais qui n'avaient pas encore été connus en France, par Baltasarini, eût dû mettre sur la voie de ces spectacles. Une troupe de chanteurs italiens que le cardinal avait fait venir à grands frais, joua au palais Bourbon deux opéras, le premier dans le genre bouffe, intitulé *la Festa teatrale fuita pazzo*; la seconde était *l'Orfeo ed Euridice*, de Monteverde, les Parisiens ne goûtèrent point ce spectacle, et le cardinal qui l'aimait beaucoup, fut obligé d'y renoncer et de renvoyer ses chanteurs en Italie. La nation française n'était pas assez avancée dans la connaissance de la musique, pour prendre du plaisir à en entendre d'un genre sérieux pendant près de cinq heures; car il paraît que la représentation de ces pièces ne durait pas moins. Ce ne fut que quinze ans plus tard, c'est-à-dire en 1660, aux fêtes du mariage de Louis XIV, que Mazarin fit venir de nouveau des chanteurs italiens qui représentèrent au Louvre une tragédie lyrique en cinq actes, intitulée *Ercole amante*. Il paraît que cette fois le cardinal fut plus heureux et que la cour prit plaisir à entendre cette musique.

Si la persévérance de Mazarin à faire goûter aux Français la musique de son pays ne produisit pas tout l'effet qu'il en attendait, elle eut du moins pour résultat de leur donner une musique nationale. Cambert, organiste de l'église Saint-Honoré, et musicien de la mère de Louis XIV, après avoir entendu les opéras italiens, conçut le projet de les imiter en français, et s'étant associé avec Perrin, maître de cérémonie de Gaston, duc d'Orléans, il écrivit une pastorale qui fut représentée en 1659, et qui fut applaudie. Cet heureux essai valut aux auteurs de cette pastorale, un privilège pour l'établissement du premier opéra français. Ils formèrent une société avec le marquis de Sourdeca qui avait du génie pour les machines, et ouvrirent leur spectacle dans la salle du jeu de paume de la rue Mazarine en 1671, par l'opéra de *Pomone*. L'année suivante, ils donnèrent les *Peines et les Plaisirs de l'amour*, pastorale, et le public parut prendre goût à ces